

## Dominique Manotti

Cinquième interrogatoire... J'ai lu Dominique Manotti pour la première fois en 2006. Depuis, j'ai dévoré tous ses livres. Les écrits de cette professeure d'histoire et militante politique se distinguent par leur degré d'engagement et par leur passage au crible d'événements historiques d'une importance majeure pour la compréhension du monde dans lequel nous vivons. Manotti n'a pas sa langue dans sa poche; elle s'exprime franchement, sans détours.



**LE 17 OCTOBRE 2021...**

**Vous avez consacré une bonne partie de votre vie à l'enseignement et avez été professeure d'histoire économique contemporaine pendant une trentaine d'années. Pour quelles raisons avez-vous choisi ces études et ce métier ?**

J'ai toujours aimé l'histoire; j'y ai toujours trouvé un moyen de mieux me comprendre, de mieux me situer, de comprendre le monde comme il va.

À mon arrivée à l'université, à 17 ans, je voulais faire de l'histoire ancienne et de l'archéologie, faire ressurgir des mondes engloutis. Puis, avec la découverte de la politique, du marxisme, j'ai glissé vers l'histoire économique contemporaine, logiquement.

**Militante politique d'idéologie marxiste, syndicaliste active, qu'avez-vous retenu de ces expériences? Comment ont-elles alimenté votre littérature?**

J'ai milité politiquement, puis syndicalement, pendant un peu plus de vingt ans — de 1960, les dernières années de la guerre d'Algérie, à 1981-1982, jusqu'à l'arrivée de François Mitterrand à la présidence de la République. J'ai tout appris pendant ces années-là. En 1960, j'avais 17 ans, j'étais moralement révoltée par la sale guerre que mon pays menait en Algérie, marquée par les massacres, les tortures. Je ne supportais pas l'idée que cela se passait « en mon nom ». Et je comprenais qu'il ne faut jamais juger les gens sur ce qu'ils disent (la France, le pays des droits de l'homme..., le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes...), mais sur ce qu'ils font : la sale guerre. Je me suis donc engagée dans l'action militante pour l'indépendance de l'Algérie, j'ai rencontré beaucoup de militants, beaucoup discuté, beaucoup lu, beaucoup travaillé. C'était des années intenses. Le marxisme était très vivant à l'échelle internationale, parcouru de courants divers d'un bon niveau théorique. Nous baignions dedans. Et rien de purement intellectuel. Toutes nos discussions débouchaient sur des passages à l'action : comment soutenir les luttes de nos camarades algériens, vietnamiens, dans notre pays? Comment être efficaces contre une extrême droite surarmée, des menaces constantes de coups d'État, un gouvernement opaque? Les affrontements physiques étaient quasi quotidiens, et violents. Ma vision du monde s'est forgée dans ces années-là. Elle n'a pas changé, elle s'est enrichie. J'ai beaucoup appris dans mes activités syndicales et parasyndicales. J'ai appris avant tout à écouter les gens, vraiment. Avec empathie, en regardant leurs gestes, leurs visages, leurs expressions, en écoutant leurs intonations. C'est en apprenant à écouter que j'ai appris à écrire, et j'utilise tout ce savoir dans mes romans.

**Quand avez-vous ressenti le besoin de vous lancer dans l'écriture de romans noirs, très engagés, liés à des faits historiques ? On peut dire que vous êtes entrée tardivement dans l'écriture de tels romans, n'est-ce pas ?**

Je me suis lancée dans l'écriture de fiction à cinquante ans, en 1993. J'avais pris mes distances avec le militantisme politique et syndical depuis une dizaine d'années, parce que je ne trouvais aucune forme d'engagement qui répondait à mes espoirs et à mes choix. Une dizaine d'années assez désespérées. J'en ai profité pour recommencer à lire beaucoup de littérature, dont beaucoup de romans noirs qui regardent et racontent notre réel sous les apparences et les discours. Je suis tombée par hasard sur *L.A. Confidential* (*L.A. Confidential*, 1990) de James Ellroy, qui fut un choc : la sensation de vivre à L.A. avec tous les personnages et de comprendre les États-Unis bien mieux qu'à travers un ouvrage de sociologie ou d'histoire. D'où l'idée que, si un roman peut toucher à ce point et aider à comprendre par des moyens qui lui sont propres, cela vaut la peine d'essayer d'écrire des romans. Raconter l'échec de ma génération, pour comprendre et avancer. C'est ce que j'essaie de faire, par petits morceaux.

**Je vous ai entendue dire une fois que vous différenciez clairement le roman noir du roman policier. Pourriez-vous m'expliquer quelle est la différence ?**

Le roman policier est une forme de littérature « populaire » très répandue en France et fortement structurée : maisons d'édition, collections, rayons dans les librairies, points de vente dans les gares, revues, festivals spécialisés. On peut définir le genre de façon rapide, mais pas fautive, par son contenu : des crimes sont commis par des individus qui ont des mobiles personnels. L'histoire baigne alors dans la psychologie, ou carrément dans la psychiatrie avec le personnage du tueur en série, qui est un nouvel archétype de cette littérature policière version thriller. Une ou plusieurs enquêtes sont menées par des policiers, des avocats, des journalistes, ou même des vieilles dames, auxquels le lecteur, inquiet, s'identifie plus ou moins. Les enquêteurs (et le lecteur) démasquent le criminel qui sera puni. Le lecteur peut alors dormir tranquille : la société dans laquelle il vit est rationnelle, ordonnée, et donc acceptable. Le roman policier peut bien être une littérature de divertissement.

Le roman « noir », lui, enracine les crimes dans les circonstances sociales dans lesquelles ils sont commis. Ce n'est plus l'individu seul qui est criminel, c'est le monde de souffrance, de misère, de violence et de corruption dans lequel nous vivons qui produit les individus criminels, et les organisations qui les encadrent. Le crime apparaît comme l'un des rouages permanents de la machine sociale, un criminel peut être arrêté ou abattu, les organisations

criminelles continuent à fonctionner, le rétablissement de l'ordre, s'il a lieu, n'est jamais que le rétablissement précaire, identifié comme tel, d'une apparence d'ordre et de paix. Le lecteur de « noir » ne s'endort pas et se met à réfléchir sur l'état du monde tel que l'on vient de le lui raconter. On n'est plus dans la littérature de divertissement.

**Vous possédez une écriture précise, télégraphique, qui ne s'embarasse pas de fioritures. Votre littérature frappe fort, comme celle d'écrivains tels que James Ellroy, dont vous venez de parler.**

Oui. Il se trouve qu'Ellroy a eu beaucoup d'importance pour moi, ce sont peut-être les circonstances de la vie, ou, plus vraisemblablement, une plus grande sensibilité à son écriture.

**Peut-on établir entre vous et la génération du néo-polar un lien de parenté, ne serait-ce que pour une raison de date de naissance ? Je pense au groupe d'écrivains dits « engagés », comme Jean-Patrick Manchette, Didier Daeninckx, Jean-François Vilar, Thierry Jonquet... Pourrions-nous parler de ce que toute cette génération d'écrivains a signifié pour vous ?**

Non, pas de lien de parenté. Si les dates de naissance sont assez proches, ils ont commencé à écrire dans les années soixante-dix et moi en 1995. Certains d'entre eux étaient déjà morts, d'autres n'écrivaient plus guère... Quand l'école du néo-polar était au mieux de sa forme, je militais, je n'avais pas de temps pour lire leurs romans. J'ai commencé à les lire vers les années deux mille, pour consolider ma culture du roman noir. C'était trop tard pour que Manchette et le néo-polar aient une vraie influence sur mon écriture. Je mets à part Daeninckx, qui est un ami.

**Dans un sensationnel article intitulé « Polar et histoire<sup>1</sup> », que vous avez écrit pour la revue *Polar*, vous affirmez : « Si vous voulez vivre ou revivre les crises de l'histoire de votre pays, n'hésitez pas, lisez de bons romans noirs. » Pourriez-vous développer un peu cette idée ?**

Le bon roman noir a le goût du réel, des rapports qu'entretiennent les hommes en société, et la volonté de les comprendre, pas de les juger. L'écriture romanesque lui permet de le faire en liberté. Il est donc bien placé pour flairer l'air du temps, sentir le sol bouger, saisir les lames de fond en formation. Trois exemples : Dashiell Hammett raconte les mafias qui tiennent les grandes villes américaines avant la Grande Dépression, avant que les contemporains en soient déjà conscients. Et Sciascia raconte la mafia sicilienne, en 1961 avec *Le Jour de la chouette* (*Il giorno della civetta*) quand personne en Italie n'admettait encore son existence. Et n'oublions pas le roman de Didier Daeninckx, *Meurtres pour mémoire* (1983), qui donna une place

1. MANOTTI, Dominique. « Polar et histoire ». *Temps Noir*, septembre 2013, n° 16.

importante au 17 octobre 1961 à un moment où le souvenir du massacre était enseveli, et où les historiens « officiels » parlaient d'un bilan de trois morts.

**Dites-moi, quels sont les auteurs de vos livres de chevet ? Pourquoi eux ? Aimez-vous le roman noir américain ?**

Dans ma jeunesse, j'ai surtout lu les grands romanciers français du XIX<sup>e</sup> siècle, et les grands romanciers américains du XX<sup>e</sup> siècle. Balzac et Dos Passos m'ont longtemps accompagnée. Dans la continuité de cette littérature, oui, j'aime beaucoup les romans noirs américains, mes véritables influences littéraires sont là. Hammett, McBain, Westlake, Ellroy, tant d'autres... Parce que tous ces auteurs m'aident à comprendre le monde, et le font dans des écritures qui m'emportent.

**On commémore cette année le 60<sup>e</sup> anniversaire du « massacre de Paris ». Comment avez-vous vécu cette atrocité ? Aujourd'hui, hormis une plaque commémorative, il semblerait que les victimes n'aient guère été reconnues... Quelles ont été les conséquences de l'expansion coloniale de la France ?**

Le massacre du 17 octobre 1961 a tué entre deux cents et trois cents Algériens manifestant pacifiquement en plein Paris contre l'instauration d'un couvre-feu pour les seuls Algériens. Le nombre exact de morts ne sera probablement jamais connu. Les massacres commis par les Français dans leurs colonies, depuis la conquête jusqu'au retrait des années soixante, ont fait beaucoup plus de morts à chaque émeute ou manifestation. Les chiffres se comptaient souvent par milliers, parfois par dizaines de milliers, et ne suscitaient pas de scandales, ni en France, ni dans les colonies. Le caractère particulier du 17 octobre, c'est le transfert des méthodes de la police et de l'armée coloniales sur le territoire français. Et pas n'importe où : en plein Paris, on tire, on fracasse, on tue, on jette à l'eau. On ne compte même pas les morts. Comment mieux dire que les « indigènes » ne comptent pas ? Il y a eu quelques protestations dans l'opinion française dans les jours qui ont suivi la manifestation. Puis le 17 octobre fut oublié. Il a fallu un travail considérable d'associations, de militants, de romanciers pour le ramener au jour. La résurgence actuelle coïncide avec la montée en puissance des travaux d'historiens sur la « guerre d'Algérie », qui ne fut reconnue par la France comme « guerre » qu'en 1999. Avant, il n'y avait pas de guerre, mais simplement des « opérations de maintien de l'ordre ».

À mes yeux, les conséquences de l'expansion coloniale sont lourdes sur la France. J'y vois la cause de l'archaïsme de toute une partie de l'appareil de production français, qui a coulé lentement après la perte de ce marché protégé. Et sur le plan politique et social, la matrice d'une Constitution très

peu démocratique, une violence policière non maîtrisée, un racisme profondément enraciné dans la société toute entière.

**Penchons-nous sur votre œuvre littéraire. Vous avez déjà publié treize romans, si je ne m'abuse. Ici, en Espagne, vous avez débuté avec *Sombre sentier* et le commissaire Théo Daquin.**

*Sombre Sentier* (1995) a pour toile de fonds le Sentier en 1980, un quartier de Paris consacré à l'industrie de la confection, des centaines de petits ateliers, installés sommairement dans des appartements, un peu partout dans le quartier, et travaillant comme sous-traitants des grands groupes. Comme syndicaliste, j'ai participé à la lutte des travailleurs de cette branche, à l'époque tous immigrés, tous clandestins, tous des hommes, en majorité des Turcs et des Africains, aucune femme. Le Sentier était à lui seul un personnage de roman noir : une activité économique entièrement hors de la légalité, hors de tout système de prélèvements fiscaux et sociaux, mais indispensable à la branche de la confection, une branche importante dans l'économie française. Des ateliers clandestins, mais dont l'existence était parfaitement connue de toutes les grosses boîtes du secteur, qui les faisaient travailler, et de la police, qui « gérait » la situation, en maintenant le calme sans jamais entraver l'activité économique. Des travailleurs clandestins violents et chaleureux, des relations intenses entre hommes dans des ateliers aux conditions de travail très dures, mais à taille humaine, de la surexploitation et des arrangements divers. J'ai voulu incarner le Sentier dans un personnage, Théo Daquin.

**Parlons d'autres titres de la série Théo Daquin. Une autre des questions que vous abordez est l'immigration. J'imagine qu'au vu du problème que cette question pose en France, c'est un excellent sujet autour duquel nouer une intrigue, n'est-ce pas ?**

Il faut bien se mettre d'accord sur la signification de ce terme d'« immigrés ». Il y a les travailleurs qui quittent leur pays d'origine et migrent pour venir travailler en France. Ce sont des migrants, puis des immigrés. Et puis, quand ils y font leur vie, ce qui n'est pas toujours le cas, leurs enfants, leurs petits-enfants, que l'on désigne souvent par le terme « deuxième, troisième génération », eux ne sont pas des immigrés, ce sont des Français. Je crois n'avoir qu'un seul roman qui se passe dans un milieu d'immigrés « vrais », c'est *Sombre Sentier*. Dans d'autres romans, je navigue en banlieue parisienne, ou dans des usines en crise, et bien sûr, dans ces lieux je rencontre beaucoup de Français dont les ancêtres sont bien souvent venus des anciennes colonies de la France. C'est le cas de *Bien connu des services de police* (2010) ou du personnage semi-récurrent de Noria Ghozali. Je ne privilégie pas « l'immigration » comme thème central de mes romans, je ne fais que raconter la société

française telle qu'elle est aujourd'hui, dans laquelle les Français descendants d'immigrés sont nombreux.

**En parlant de l'immigration (et là, je quitte Théo Daquin), *Bien connu des services de police* aborde aussi un peu cette question, mais parle surtout de la violence dans la banlieue, dans les quartiers, dans les ghettos. Que souhaitiez-vous dénoncer ? Il me semble que vous partez d'un terrible fait divers, l'assassinat impuni d'un jeune immigré par les forces de l'ordre.**

Je ne dénonce rien dans mes romans, je ne juge pas mes personnages, je raconte la société comme elle va. Je prends toujours comme points d'ancrage de mes romans des faits réels, et ces faits, je les respecte et je cherche à les comprendre. Ce qui veut dire que je ne les déforme pas, mais j'invente des personnages autour de ces faits, des personnages qui les vivent, les « agissent » sous mes yeux, pour finir par me faire comprendre leur complexité. Ce que des polémistes racistes appellent des « immigrés » aujourd'hui en France, sont le plus souvent des Français de la deuxième ou de la troisième génération. La situation, de ce point de vue, a beaucoup changé depuis les années soixante. Mais nous traversons une flambée de rejet violent de ces « immigrés » liée à une crise de la société française entière. Ils sont les nouveaux boucs émissaires.

**Votre second roman, *À nos chevaux!* (1997), parle du tréfonds de Mai 68, de la spéculation immobilière et du contexte, qui s'étale en arrière-plan, qu'a créé cette époque pour le monde des chevaux. Qu'a signifié pour vous Mai 68 ? Pourriez-vous m'en parler ?**

Difficile de vous en parler. 1968 est porteur de tant d'espoirs et de tant de déceptions. Je n'ai écrit aucun roman sur 68, pas sûr que j'y parviendrai un jour.

**Dans *Or noir* et dans *Marseille 73*, qui se déroulent dans les années soixante-dix, vous abordez la crise du pétrole. Pourquoi est-il important de renouer avec ces faits ? Est-ce essentiel pour comprendre aujourd'hui le capitalisme financier ? Vers où allons-nous, à votre avis ?**

Oui, la naissance du trading du pétrole — concomitante au premier choc pétrolier de 1973 — joue, je crois, un rôle important dans la financiarisation extrême de l'économie mondiale, dont nous ne sommes toujours pas sortis aujourd'hui. Et puis, j'aime raconter dans *Or Noir* (2015) les noces de la finance et de l'argent du crime à travers les paradis fiscaux, qui changent beaucoup les rapports de force dans nos sociétés. Les États sont progressivement réduits à l'impuissance face à ces géants qu'ils ne peuvent plus contrôler. Serait-ce une des causes de la crise historique de la social-démocratie ?

**Probable. D'ailleurs, un autre sujet abordé dans *Marseille 73* est le rôle joué par la police dans la société française. Quel genre de police trouve-t-on dans la France d'aujourd'hui ?**

La police d'aujourd'hui en France a été très marquée par les vingt ans de guerres coloniales continues qui ont suivi la deuxième guerre mondiale, marquée dans ses structures (les fameuses BAC — Brigades Anti-Criminalité — ont été créées sur le modèle des brigades de maintien de l'ordre dans les villes colonisées d'après-guerre), dans sa mentalité (juste avant le Covid, plus de la moitié des policiers français déclarait voter pour Marine Le Pen). C'est aussi une police mal formée, mal encadrée, mal contrôlée, super armée, donc violente, et dont les gouvernements ont peur. Dans un pays à forte tradition de coups d'État, c'est inquiétant. Et la gauche a démissionné sur ce sujet, comme sur d'autres.

**Vous avez abordé nombre de moments historiques français. Qu'a signifié pour vous un roman comme *Le Corps noir* (2004), qui parle du Paris des années quarante, occupé par les nazis ? Quelles atrocités ont été commises à l'époque, avec les SS allemands ?**

Beaucoup d'atrocités, bien sûr. Ce que j'ai cherché à comprendre, c'est comment fonctionnaient quelques-uns des mécanismes de la collaboration, dont longtemps on n'a pas parlé en France, puis que l'on a fini par effacer assez vite. Les collaborateurs, hommes d'affaires ou gangsters, ont été réintégrés très vite dans la société française. Dans le contexte de la Guerre Froide, il fallait renforcer le camp des anti-communistes. Et ils étaient sincèrement anticommunistes, ces collabos... Mais cette rapide réintégration n'a jamais été revendiquée, et ses conséquences profondes n'ont jamais été étudiées.

**On peut affirmer que l'Histoire joue un rôle de premier plan dans vos romans, je dirais même qu'elle a une importance majeure. Comment conciliez-vous les éléments du réel avec la fiction ? Écrivez-vous pour rédiger une chronique ? Pour comprendre ?**

Oui, comme je l'ai dit, j'écris pour comprendre. Je concilie réalité et fiction en gardant les faits essentiels réels (à peine un peu nettoyés, ordonnés à ma main), et en fictionnalisant totalement les personnages. Je jette mes personnages imaginaires dans l'histoire que j'ai vécue, dans l'histoire de ma génération, et je les regarde agir. Ce sont les personnages qui font le roman, et qui font entrer le lecteur dans une nouvelle vie. Je travaille le réel, et je garde ma liberté.

**Vous documentez-vous beaucoup pour écrire vos romans ? Comment vous préparez-vous ?**

En moyenne, à peu près un an et demi à deux ans de travail de documentation pour chaque roman, et six mois à un an d'écriture. Lecture des principaux travaux universitaires sur le sujet que j'aborde (histoire, sociologie, économie), puis lecture des journaux sur une grande année autour des faits que j'ai choisi de raconter. Articles de revues. Enfin, interviews de témoins ou d'érudits. Après, j'établis une chronologie qui sera l'armature du roman, et je passe au travail de l'écriture quand mes personnages commencent à me parler dans mes instants de repos, de loisirs, de temps creux. C'est une période très obsessionnelle.

**Pierre Lemaitre affirme que plus une période est en crise, plus il y a de romans noirs. Êtes-vous d'accord avec cette affirmation ?**

Je suis d'accord. Je vois aussi le roman noir comme la littérature de la crise, et je structure moi-même tous mes romans autour de moments de crise, sur des temps très courts.

**Y a-t-il des auteurs espagnols qui vous plaisent ? Sur lesquels vous arrêteriez-vous ? Pourquoi ?**

Oui, j'en ai lu quelques uns, en français, je ne lis pas l'espagnol. Pas mal de Barcelonais... Depuis longtemps, je me sentais une proximité, disons culturelle, avec Víctor del Árbol. Quel bonheur, et quel honneur qu'il ait traduit mon dernier livre...

**Le polar connaît un véritable boom. Vers où croyez-vous que va le roman noir en France ? On pourrait penser que l'on va droit vers une nouvelle ère du thriller. Aimez-vous le tournant que prend actuellement ce genre littéraire ?**

Oui, le thriller est en pleine expansion, il connaît un vrai succès auprès des lecteurs. Le genre correspond bien aux angoisses de l'époque, il fait frissonner, peut-être pas réfléchir. Il me semble, mais je peux me tromper, qu'une tendance au « noir », aussi bien dans les thèmes écologiques que dans d'autres thèmes de société est en train de se renforcer, des petits nouveaux auteurs apparaissent autour de quelques « vieux de la vieille » toujours présents comme Daeninckx. Mais peut être que je prends mes désirs pour des réalités.